

fumiers un peu gras surtout, qui sont en pleine fermentation, laissent échapper rapidement les sels ammoniacaux qui en sont la meilleure part, lorsqu'on les laisse longtemps exposés au soleil et à la pluie.

A cette occasion, il est bon de rappeler que l'usage de saler les fumiers a l'avantage d'arrêter la fermentation et de prévenir l'évaporation des sels fertilisants qu'ils contiennent. Le meilleur procédé employé pour cette salure est celui qu'a conseillé M. Esmein, de Nantes, d'après sa propre expérience : il consiste à saler le purin destiné à l'arrosage des tas de fumiers. En pénétrant dans toute la masse, le purin salé concentre tous les sels fertilisants qu'elle contient, et le fumier ainsi traité peut rester en plein tas et dans le champ plus longtemps qu'un autre.

La fermentation s'opère ensuite sous l'influence de l'humidité du sol, après l'enfoncement.

Lettres non réclamées au Bureau de poste Ste. Anne

Anbut. Rémi—Bouthot, Pierre—Boucher, Frs.—Boucher, Aug.—Cartier, Baptiste—Côté, Dlle Parmelie—Dolbec, Nazaire—Dubé, Henri—Gagné, Siméon—Gignère, Tréflée—Grondin, Abrah.—Lévêque, Napoléon—Michand, J. B.—Michand, Dlle Isabelle—Moreau, Dlle Liza—Ouellet, Dlle Henriette—Ouellet, François—Ouellet, Germain—Ouellet, Rémi—Ouellet, Vvè Bie.—Pelle-tier, Sifroi—Pelle-tier, Edouard—Ricard, Joseph—Valiquet, Napoléon, Portraits.

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LXVIII

LXIX

A chacun ses œuvres

(Suite.)

— Où voulez-vous en venir avec ce beau sermon ? demanda le baron en cherchant à cacher sous un ton d'arrogance l'intérêt et l'anxiété qu'il éprouvait en réalité.

— Sachez donc, dit Zitzka, que la femme dont vous avez proclamé la mort il y a vingt ans...

— Ah ! ma femme ! s'écria le baron dans un paroxysme d'agonie. Comment ! tu aurais trahi ce secret, misérable ! ajouta-t-il en se tournant vers l'intendant.

— Hubert n'a rien révélé, jusqu'au moment où un accident on plutôt la Providence m'a fait faire des découvertes telles que toutes dénégations seraient inutiles, observa Zitzka. Mais vous ferez bien, baron de Rotenberg, ajouta-t-il, de ne pas m'interrompre en accusant ainsi les gens qui ne méritent que respect et vénération, et de m'écouter ; car, sachez-le donc, cette femme est morte seulement il y a trois jours !

Cette nouvelle produisit un effet terrible sur le baron de Rotenberg. Pendant plus d'une minute il demeura interdit, la bouche ouverte et les yeux fixés d'un air hagard sur le capitaine général. Mais enfin la lumière se fit dans son esprit, et se dressant sur sa chaise, il s'écria : — Je comprends tout ! oui... cela doit être, et vous avez dit vrai, Zitzka, Hubert, tu l'as sauvée, tu m'as trompée, et tu l'as laissée vivre ! Et cette apparition à l'autel, le jour où la couronne de Bohême allait être donnée à mon fils. Oui, c'était elle, c'était Ermenonda !

Et, saisi d'un tremblement convulsif, il retomba sur son siège.

— A présent, écoutez-moi, et calmez-vous s'il est possible, reprit Zitzka : car pour que justice soit rendue à la baronne de Rotenberg, j'ai une déclaration à faire, et, sur mon âme, mes paroles seront l'expression de la vérité la plus exacte.

— Oui, encore une lumière qui éclaire le passé ! s'écria le baron. C'est vous, général Zitzka c'est vous qui...

— Écoutez-moi, dit Zitzka, en l'interrompant. Lorsque j'étais jeune, et que je n'étais connu sous le nom de Zaktiz, je vis Ermenonda, chez ses parents. Nous ne tardâmes pas à concevoir l'un pour l'autre la plus tendre et la plus vive affection. J'étais pauvre,

et l'on me traita d'audacieux parce que j'osais aspirer à la main de celle qui m'avait donné son cœur. Que vous dirai-je ? Un prêtre bénit secrètement notre union, et il s'écoula près d'une année pendant laquelle nous nous voyions souvent, puisque j'étais entré comme page dans la maison des parents d'Ermenonda. Mais un jour vint où je fus forcé de m'éloigner et d'aller combattre avec les Turcs. Le temps de mon absence qui fut longue, fut mis à profit : on répandit le bruit de ma mort, on montra à Ermenonda des lettres qui attestaient que j'avais été tué à Belgrade ; et enfin, après deux ans de résistance, Ermenonda vaincue par les supplications de sa famille, par leurs menaces même, se laissa conduire à l'autel, par vous, à qui elle n'avait pas caché un seul des incidents de son passé. Mais vous étiez épris de sa beauté, et vous ambitionniez la possession de sa fortune. Quand je revins au bout d'une absence de plus de deux ans, je rencontrai celle qui était devenue votre femme, dans une des allées de la forêt ; et lorsque éperdue et folle de douleur, elle allait m'avouer ce qui s'était passé, me dire que sa fille, la mienne, dont vous connaissiez la naissance avait été confiée à de bons et honnêtes paysans, qu'elle avait été sauvée, en un mot, par Hubert qui avait reçu l'ordre de la faire disparaître, à ce moment, dis-je, vous arrivâtes à la tête de plusieurs cavaliers, dans un accès de jalousie...

— Oui, dit le baron de Rotenberg, je crus qu'elle était coupable. Mais je remercie Dieu qu'on ne l'ait pas livrée au supplice auquel j'étais condamné, car je ne peux oublier, malgré tout, qu'elle est la mère de mon fils Rodolphe.

— Oui, elle a vécu, grâce à cet excellent homme, répliqua Zitzka en indiquant Hubert, dont les joues pâles et creuses étaient baignées de larmes. Mais nous attendrons à demain, baron de Rotenberg, pour vous donner toutes les explications qu'il vous importe de connaître, ajouta Zitzka. Nous avons, à présent, un devoir sacré et solennel à remplir, je veux parler de la célébration des obsèques de la baronne Ermenonda.

— Je savais qu'elle avait imprudemment donné ses affections, dit le baron de Rotenberg d'une voix émue, et cela, je le lui avais pardonné avant de la conduire à l'autel, mais j'avais cru plus tard qu'elle m'était infidèle, et pendant vingt ans, je suis resté sous cette impression. J'admets que je me suis laissé égarer par la jalousie, c'est même probable, puisque vous me l'affirmez. Je lui donnerai la seule satisfaction qu'il est maintenant en mon pouvoir de lui accorder : j'accompagnerai ses restes au tombeau.

— Je suis charmé, baron de Rotenberg, du changement qui s'est opéré dans vos sentiments, dit Zitzka. En attendant l'arrivée du comte de Schonwald, que j'ai envoyé prévenir, je vous ferai une communication concernant la jeune fille que vous voyez.

Et il indiqua Blanche qui avait pleuré à chaudes larmes tant qu'avait duré cette conversation.

— Cette jeune héroïne, reprit Zitzka, qui vous a délivré, vous, baron de Rotenberg, du château de Prague, est ma fille, l'enfant d'Ermenonda !

— O Dieu ! et Rodolphe l'aimait, et il voulait l'épouser ! s'écria le baron. Mais grâce au ciel ! cette dernière iniquité ne s'est pas accomplie ! Que pensera Rodolphe !... quand il saura que sa mère a vécu jusqu'à aujourd'hui, dans un sombre sépulcre, isolée du monde, et que c'est à Hubert seul qu'elle a dû d'avoir ainsi échappé au supplice de la statue de bronze ? Il exécrera son père, et la malédiction de mon fils est plus que je n'en saurais supporter. Mais si je lui expliquais tout...

— Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, dit Zitzka : car tant de personnes connaissent déjà quel a été le malheureux sort de la baronne Ermenonda qu'il serait impossible d'empêcher que Rodolphe en soit informé tôt ou tard.

— Et cependant... et cependant, fit remarquer le baron qui tremblait d'émotion, j'aimerais mieux mourir plutôt que d'avouer à mon fils que pendant vingt-cinq ans j'ai été le chef du tribunal de la statue de bronze. Sachez donc qu'il ne sait rien de ces horribles mystères, qu'il ignore même l'existence de ces souterrains. D'ailleurs, il y a un registre sur lequel sont inscrits les noms de toutes les victimes du tribunal, et sur ce registre il y trouverait celui de sa mère...

— Il suffit ! dit Zitzka : le hasard a voulu que j'assiste au supplice infligé par la statue de bronze.